

Francesca Caruana à la Galerie ACMCM à Perpignan

Il est rassurant de constater qu'un lieu aussi important que ce Centre d'art perpignanais, qui a su rapidement trouver sa place en notre région, ouvre ses portes non seulement aux grands noms de l'Histoire de l'Art français (Viallat, Ben, Le Gac...), ou ibériques, mais à des artistes du cru, qui n'ont pas à rougir de leur statut d'artistes de province, lointaine qui plus est (de Paris, mais pas de Barcelone !). Dans un tout autre ordre d'idée, on sait combien l'art contemporain a su établir des liens fructueux avec les cultures dites primitives, les gestes ancestraux, les techniques rudimentaires, qui sont autant de témoignages d'une enfance - de l'humanité - que nous portons au fond de nous-mêmes. Francesca Caruana fait partie de ces artistes dont l'activité prend son essor en pleine effervescence formaliste des années 70. Mais sa production n'a jamais reculé devant son expérience ethno-anthropologique de civilisations aussi anciennes que celle des Kanaks, dont nous avons beaucoup à apprendre, tant qu'il est temps. Ainsi son travail s'articule-t-il autour de deux cultures antipodiques, la nôtre revisitant l'ancestrale, ou inversement, la seconde se conjuguant à la nôtre. Pour occuper cet espace, Francesca Caruana s'appuie sur deux concepts qui perturbent nos habitudes sémantiques : à l'expression recto-verso, elle préfère celle de Recto-Octer (anagramme du mot), qui montre davantage la contiguïté des pratiques qu'une quelconque idée de hiérarchie ou d'antériorité récapitulative. Le lieu d'exposition est essentiel chez cette artiste qui joue de toutes les possibilités d'occupation de l'espace, n'hésitant pas à recourir aux matériaux les plus inattendus, les plus symboliques aussi. L'immense nef centrale du Centre d'Art sera ainsi composée d'un chemin de sable, d'où surgiront des concrétions qui fondent le vocabulaire usuel de l'artiste (et de ses amis artistes Kanaks) : l'os, origine et fin de toute chose, la fibre, sorte d'expansion du dessin dans l'espace, et la tige, sorte d'épure minimale de l'intervention plastique. Installation placée sous le regard latéral des masques, portraits anciens de Francesca Caruana, travaillant originellement sur la notion de grimace. Sans doute faut-il établir un rapport entre cet espace aride, sorte de paysage mental, et ces photos d'époque, qui dès lors changent de sens, prennent du coup une nouvelle vie, une signification différente, et relèvent moins ainsi du passé (le verso) que d'une présent retrouvé (l'octer). Ainsi, se constituent des liens, le tressage étant essentiel dans l'œuvre de Francesca Caruana (avec la monnaie, l'objet-mythe, le symbole, le masque, le bâton...), ainsi que le prouvent ses séries de



dessins et peintures dans la nef de gauche. Comme souvent chez elle, la peinture s'étale en tache de couleur, rouge, sable, grise... sur une surface plane, en toute intuition spontanée, et le dessin vient en quelque sorte coudre la couleur, voire la clôturer d'une boucle. Le tressage est une activité humaine primitive, rattachée souvent à la féminité et à la sexualité (si l'on se souvient des études de Marcelin Pleynet sur Motherwell, ce me semble). Mais elle est également l'un des points d'exploration des artistes assimilés à Supports-Surfaces, qui ont marqué ses années de formation. Filet, il peut contenir toutes les richesses du monde sous-marin, et pourquoi pas terrestre ou aérien ? L'igname aussi est exploré : plante vénérée en Nouvelle Calédonie, où elle incarne l'activité humaine, et semble omniprésente. Nourriture terrestre, elle ne pouvait qu'intéresser cette exploratrice des dessous de l'horizon, sensible, ou mental. Vers le fond, des séries de bâtons : posés contre le mur, ils tiennent à la fois de la sculpture comme avatar de la colonne, mais aussi du dessin, qu'ils résumant en relief dans l'espace. Le bâton peut

prendre des allures de traits d'union entre les cultures, devenir un objet rituel, de recherche ou de rapport au sacré, surtout si ce sacré se confond avec la nature. L'un d'eux, surmonté d'une vierge de nos pays, devient le fléau d'un métronome, sur un fond de musique kanak.

A l'étage, des dessins et des nids, collectés et choisis à la manière de Duchamp. On voit alors combien ces sortes de dessins concrets et naturels correspondent aux préoccupations de cette artiste. Tout choix, dépendant du regard et de la manipulation, est décidément chose mentale. Il relève d'une mythologie personnelle, autant dire d'un style. Un style à deux volets, occidental et ancestral, somme relevant d'une même surface. Chaque exposition de Francesca Caruana plonge alors entre deux eaux, dans un univers bien à elle où les cultures ne sont pas hiérarchisées mais apposées sur le même plan, à l'instar de sa conception du tableau. Peut-elle se rapproche-t-elle, de ce point de jonction entre les cultures, dont Breton disait qu'il résolvait les contradictions et où les contraires cesseraient d'être perçus comme tels. D'autant que Breton s'est beaucoup intéressé à Levi Strauss, et à la pensée « dite » sauvage...

BTN

Du 14 avril au 31 mai, ACMCM - 3, Avenue de Grande Bretagne à Perpignan. Tél. 04 68 34 14 35.